

Bible et générations : *clash* ou unisson ?

Le thème des Protes'temps forts 2011, « Générations à l'unisson »¹, est en phase avec l'évolution observée aujourd'hui dans notre société. D'un côté, la durée croissante des études – y compris chez les femmes –, associée à une volonté de pouvoir d'achat supérieur dans une société consumériste, conduit à repousser l'émancipation des jeunes et la formation de nouveaux foyers familiaux. C'est que l'on pourrait appeler le syndrome « Tanguy », pour reprendre le titre du film d'Étienne Chatiliez sorti en 2001. Pour simplifier : les jeunes restent jeunes plus longtemps et ne s'empressent guère d'avoir des enfants.

D'un autre côté, les progrès médicaux et d'hygiène conduisent à un allongement de l'espérance de vie qui, associé à un pouvoir d'achat plus élevé, produit une génération de retraités actifs. C'est le syndrome du « gray power » (le « pouvoir gris », à ne pas confondre avec l'« éminence grise » !), pour reprendre l'expression désignant le pouvoir d'achat des retraités en Floride. En résumé, les adultes restent eux aussi jeunes plus longtemps, ou vieillissent moins vite.

Ces phénomènes brouillent les cartes et créent de nouveaux segments de population, que la société consumériste essaie d'identifier et de cibler, le but étant de proposer des produits les plus adaptés possibles. Qu'en est-il de l'Église ? Doit-elle cibler des segments de population et proposer des produits adaptés à chacun – animations pour les enfants, cultes contemporains pour les adolescents et jeu-

¹ À l'occasion desquels j'ai été invité à donner une conférence dont je livre ici le propos, m'efforçant d'en préserver le ton et l'oralité originels.

nes adultes, voyages organisés pour les retraités actifs, etc. ? Doit-elle au contraire refuser une telle segmentation et prôner une même expérience de la foi pour tous ? L'Église devrait-elle être le lieu des « générations à l'unisson » ?

Pour explorer cette question du rapport entre les générations et du rôle que la foi peut y jouer, je vous propose d'ouvrir la Bible et de mettre en dialogue quelques textes et personnages clefs².

Roboam

Roboam est fils du roi Salomon, petit-fils du roi David, fondateur d'une dynastie établie à Jérusalem ; génération après génération, ses descendants sont appelés à se succéder sur ce trône supposé éternel³. C'est sans compter sur les tentatives de prises de pouvoir et autres coups d'état fréquents dans l'Antiquité (et, à dire vrai, pas seulement dans l'Antiquité) ; ainsi Salomon parvient-il à se débarrasser d'un certain Jéroboam, qui prend la fuite en Égypte. Mais ce dernier n'a pas dit son dernier mot : Salomon mort, Jéroboam va à nouveau tenter de prendre le pouvoir. Roboam, fils du roi défunt et héritier légitime de la couronne, parviendra-t-il à garder le trône et asseoir son autorité ?

1 R 12,1-19

Roboam gère semble-t-il très mal cette crise. Sa légitimité à régner n'est pourtant pas fondamentalement remise en question : le peuple reconnaît en lui le fils et successeur de Salomon, mais pose des conditions. Salomon avait jadis mis en œuvre une politique de grands travaux, utile certes pour le royaume, mais coûteuse ; le peuple demande donc un allègement des charges (pour ne pas dire des impôts). Les anciens conseillent à Roboam de céder aux demandes du peuple. Après tout, ils n'ont pas tort, et cela permettra à Roboam de gagner en popularité. Mais Roboam n'écoute pas la voix sage des anciens. Il s'entoure de jeunes conseillers, vifs et ambitieux,

² Sauf indication contraire, les textes bibliques sont cités d'après la *Traduction œcuménique de la Bible*.

³ Voir, à ce sujet, le texte fondamental de 2 S 7,13.16.

qui l'encouragent au contraire à radicaliser son discours. L'idée est alléchante : en paraissant fort et déterminé, Roboam saura convaincre le peuple de sa légitimité au pouvoir (on parlerait aujourd'hui de présidentiabilité).

Mais c'est une fausse bonne idée ; le résultat est catastrophique. Le peuple désavoue Roboam, et se tourne vers l'*outsider*, Jéroboam. L'unité nationale est mise à mal, le pays se déchire, c'en est déjà fini du royaume unifié des douze tribus d'Israël. Désormais, il y aura deux royaumes : celui du Nord, avec bientôt pour capitale Samarie, et celui du Sud, avec pour capitale Jérusalem.

Quelle que soit la réalité historique de cet épisode, la visée théologique est importante : l'existence de deux royaumes voisins pendant plusieurs siècles est attribuée à la sottise de Roboam. C'est un véritable *clash* des générations, un contraste entre la sagesse « proverbiale » (!) de Salomon et la sottise de son fils. Mais pas seulement. Le texte prend bien soin de souligner le rôle des conseillers : les anciens d'une part, et les jeunes d'autre part. Quelle leçon ! Voilà ce qui arrive lorsque l'on méprise la sagesse acquise année après année par nos aînés, lorsque l'on prône une rupture générationnelle.

L'actualité de ce texte est frappante, pas seulement en période d'élections présidentielles, mais face aux évolutions de notre société et aux tendances de certaines Églises qui, sous prétexte de cibler des populations plus jeunes, négligent les anciens. Mais peut-être Élihou ne sera-t-il pas d'accord avec cela ?

Élihou

Élihou est un personnage controversé du livre de *Job*. Dans cet ouvrage, le héros éponyme est d'abord présenté comme un serviteur remarquable, au point que Dieu vante ses mérites et dit au Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a pas son pareil sur terre. C'est un homme intègre et droit qui craint Dieu et s'écarte du mal » (Jb 1,8). Le Satan propose alors de mettre Job à l'épreuve pour tester sa soi-disant droiture. Dieu accepte.

Job est immédiatement frappé de toutes sortes de maux, physiques et émotionnels. Il perd ses biens, ses enfants, souffre atrocement dans son corps – sans comprendre pourquoi tout cela lui arrive. Il s'interroge. Pourquoi la souffrance ? Pourquoi lui et pas un autre ? Qu'a-t-il fait pour mériter cela ?

Trois amis lui rendent visite, et prennent successivement la parole pour tenter de donner un sens à cette spirale atroce dans laquelle Job est, bien malgré lui, entraîné. La structure est cyclique : le premier prend la parole, et Job répond ; le deuxième prend ensuite la parole, et Job répond ; le troisième prend enfin la parole, et Job répond ; puis le cycle reprend : le premier reprend la parole, et ainsi de suite, à trois reprises.

Les arguments sont eux aussi cycliques, pour ne pas dire circulaires. On tourne en rond. Peu à peu, Job perd patience. Il est de plus en plus convaincu de son innocence et de l'injustice qui lui est faite. Il ne supporte plus le silence assourdissant de Dieu qui refuse de lui parler. Las, les trois amis de Job s'en vont. Entre alors en scène un quatrième interlocuteur, Élihou. On apprend qu'il était en réalité là depuis le début, mais n'avait pas pris la parole plus tôt. Pourquoi ? Écoutons l'explication d'Élihou.

Jb 32,6-19

Élihou incarne la jeunesse, l'énergie, la fougue – tout le contraire des trois amis de Job, présentés comme de vieux sages. Élihou s'était donc effacé devant ses aînés, les laissant dialoguer avec Job. À l'inverse de Roboam, Élihou professe un grand respect pour les anciens et la sagesse qu'ils ont acquise avec les années. Mais voilà, les trois anciens n'ont pu répondre aux questions de Job. Élihou est déçu, et sa conclusion, sévère : « Être un ancien ne rend pas sage, et les vieillards ne discernent pas le droit » (v. 9). La qualité traditionnelle associée à l'âge, à savoir la sagesse, est remise en question par Élihou. La leçon durement apprise par Roboam vole en éclats. C'est un nouveau *clash* des générations.

Mais après tout, c'est l'opinion d'Élihou, me direz-vous ; peut-être ne vaut-elle pas grand-chose ? De fait, beaucoup de commentateurs du livre de *Job* écartent l'intervention d'Élihou, qualifiée de

redondante. Je ne suis pas de cet avis : un examen attentif de l'argumentation d'Élihou révèle qu'il est le premier à apporter des éléments de réponses clefs aux questions de Job. Ce dernier se plaint, par exemple, que Dieu ne lui parle pas. Or, selon Élihou, Dieu parle bel et bien, mais pas de la façon attendue, si bien que l'on n'y prend pas garde (Jb 33,14).

Il y a plus. Alors que Job s'interroge (et interroge Dieu) sur le sens de sa souffrance, Élihou explique que c'est précisément par la souffrance que Dieu parle à Job (v. 19). Il exprime clairement le paradoxe qui permet de comprendre la situation dans laquelle Job se trouve, et le redira plus loin : c'est par l'oppression que Dieu sauve l'opprimé (Jb 36,15). En outre, l'intervention d'Élihou n'est pas suivie d'une réponse de Job ; le contraste avec les dialogues précédents est flagrant. Mieux encore, c'est Dieu lui-même qui prend la parole après Élihou ; sa colère s'enflamme alors contre les trois amis de Job (Jb 42,7), mais pas contre Élihou. Ainsi, quelle que soit l'histoire rédactionnelle du livre de *Job*, l'intervention d'Élihou apparaît comme centrale, déterminante, si bien que l'on ne peut écarter l'affirmation qu'il énonce – et qu'il incarne ! – selon laquelle la sagesse n'attend pas le nombre des années. Mais alors, d'où vient cette sagesse ?

Élihou nous souffle la réponse au beau milieu de son affirmation, qui couvre les v. 7 et 9 du ch. 32. « En réalité, » nous dit-il au v. 8, « dans l'homme, c'est le souffle, l'inspiration du Puissant, qui rend intelligent ». Élihou trouve une nouvelle origine à la sagesse : il ne s'agit plus d'une sagesse terrestre, acquise par expérience et s'apparentant à du bon sens, mais d'une sagesse céleste, insufflée par Dieu lui-même. Ces deux types de sagesse feront l'objet de nombreux développements dans la littérature juive ancienne ; elles seront parfois mises en opposition, mais le plus souvent présentées comme complémentaires. Il ne s'agit donc pas pour les jeunes de rejeter totalement la sagesse des aînés, mais de prendre conscience que cette seule sagesse ne suffit pas toujours, et ne saurait se substituer au souffle divin.

Ce message me semble lui aussi d'actualité, y compris pour des Églises parfois sclérosées, prisonnières d'habitudes accumulées au fil

des années et que l'on pense être des preuves de sagesse ; des Églises réticentes à l'apport d'un souffle nouveau, incrédules à l'idée que des jeunes puissent incarner une direction divine. Un autre personnage de la Bible a d'ailleurs été confronté à ce *clash* des générations, et y apporte une réponse surprenante. Il est un peu mieux connu que Roboam et Élihou, puisqu'il s'agit d'un certain Jésus de Nazareth.

Jésus

Très vite après le début de son ministère public, Jésus gagne en popularité. Des foules entières viennent l'écouter et voir les prodiges qu'il accomplit. Les malades viennent pour être guéris, essayant parfois même de le toucher à son insu. On lui amène d'ailleurs de jeunes enfants pour qu'il les touche et les bénisse :

Lc 18,15-17

« Des gens lui amenaient même les bébés pour qu'il les touche. Voyant cela, les disciples les rabrouaient.¹⁶ Mais Jésus fit venir à lui les bébés en disant : « Laissez les enfants venir à moi ; ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux.¹⁷ En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. » »

Les disciples ne comprennent pas que l'on importune Jésus en lui amenant des enfants. Ils n'ont, selon eux, pas leur place ici. Après tout, Jésus n'est-il pas en train d'enseigner ses disciples, des adultes, seuls à même de comprendre ses propos ? N'a-t-il pas mieux à faire que de perdre son temps avec des enfants ? La réponse de Jésus est cinglante : « laissez les enfants venir à moi ». Non, les enfants ne dérangent pas Jésus. Ce n'est pas une perte de temps que de les accueillir. Ils ont semble-t-il une grande valeur à ses yeux.

Ce texte nous interpelle quant à la place que nous accordons aux enfants, y compris dans l'Église. Considérons-nous qu'ils n'y ont pas leur place ? Qu'il faut trouver de quoi les occuper pour être tranquilles pendant le culte ? Notre Église est aussi la leur ; un lieu de partage, un lieu de rencontre avec Jésus. Les activités que nous

y développons pour eux ne sont pas accessoires ; elles ne sont pas périphériques. Les enfants ne sont pas l'Église de demain ; ils sont l'Église d'aujourd'hui. Si nos cultes leur sont inaccessibles, n'est-ce pas un signe qu'il est temps de les réformer ?

Mais Jésus va plus loin dans sa réponse. Il ne se contente pas d'affirmer la valeur que les enfants ont à ses yeux ou leur légitimité à le rencontrer. Il poursuit en disant : « le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux ». Voilà une révélation fracassante : non seulement les disciples ne doivent pas écarter les enfants, mais ils doivent au contraire prendre exemple sur eux, devenir comme eux ! C'est un véritable retournement de situation, un nouveau *clash* des générations : ce n'est pas le nombre des années qui permet d'entrer dans le Royaume de Dieu ; ce n'est pas l'expérience, la sagesse accumulée au fil du temps, la maturité ou l'autonomie. Pire encore : notre état adulte est un frein à notre entrée dans le Royaume de Dieu !

À quoi Jésus fait-il allusion ? Faut-il arrêter de grandir, régresser mentalement ? Nos étudiants en théologie devraient-ils cesser immédiatement leurs études ? Peut-être le contexte pourra-t-il nous éclairer ; intéressons-nous donc à ce qui précède et ce qui suit immédiatement notre passage.

Lc 18,9-14

Cette parabole exprime elle aussi un retournement de situation : celui qui s'élève se voit abaissé, tandis que celui qui s'abaisse se voit élevé (v. 14). Le pharisien, convaincu de sa propre justice, est rejeté par Dieu, tandis que le collecteur d'impôts, conscient de son insuffisance, implore la grâce divine et l'obtient. Attention, donc, à ne pas mépriser les autres, à ne pas se considérer supérieur ou suffisant.

Ce mépris, les disciples l'ont eu vis à vis des enfants. Ces derniers sont dépendants de leurs parents, tandis que les adultes sont autonomes, ils se suffisent à eux-mêmes. Jésus dénonce cette posture, ou plutôt cette imposture. Se croire autonome, indépendant, suffisant, c'est un leurre, un leurre qui nous empêche de nous voir tels que nous sommes vraiment, et de nous approcher de Dieu en toute simplicité ou humilité, si bien que nous ne parvenons pas à entrer dans son Royaume.

Lc 18,18-25

Cet épisode illustre un autre frein à l'entrée dans le Royaume de Dieu : les richesses. Celles-ci procurent en effet une autonomie, un pouvoir : si je suis riche, je peux acheter ce dont j'ai envie ; nul besoin de demander à un tiers de me prêter de l'argent. Je n'ai à pas dépendre des autres pour subvenir à mes besoins. Or, un enfant n'est pas autonome, il ne peut combler lui-même ses besoins. Il dépend de ses parents, et c'est précisément cette dépendance qui est mise en avant dans notre texte. Devenir semblable à un enfant, c'est accepter de dépendre de Dieu ; c'est ne pas chercher à combler soi-même ses besoins par ses propres moyens, intellectuels ou financiers.

Ce passage offre ainsi une contribution essentielle à la question du rapport entre les générations : les adultes n'ont pas à mépriser les enfants ; ils doivent au contraire les imiter. En un sens, nous sommes tous des enfants ; nous appartenons tous à la même génération. L'Église doit donc être le lieu de l'unité, où l'âge n'est pas une barrière, où jeunes et vieillards peuvent s'assembler autour d'une même foi, pour rendre un culte à un même Seigneur, sans se mépriser ou s'exclure. Car, nous dit Jésus, nous sommes tous des enfants.

Pierre

Nous avons parlé de l'Église, mais nous n'avons lu aucun texte qui se rapporte à l'expérience des premiers chrétiens. Je vous propose donc de laisser la parole à Pierre, qui s'exprime lui aussi sur le thème du rapport entre les générations. Il ne tarde d'ailleurs pas à en parler, puisque le passage que nous allons lire est issu du deuxième chapitre du livre des Actes : après l'ascension de Jésus, ses disciples attendent à Jérusalem la venue de l'Esprit saint ; cette venue conditionne l'accomplissement de la mission confiée aux disciples, à savoir l'annonce de la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre. C'est, en quelque sorte, la naissance de l'Église telle que certains la définissent.

Lorsque l'Esprit saint descend, les disciples se mettent à parler en d'autres langues et à manifester un comportement pour le moins

inhabituel. Les témoins de la scène sont tantôt émerveillés, tantôt sceptiques, pensant que les disciples sont ivres. C'est alors que l'apôtre Pierre prend la parole :

Ac 2,14-17

Selon Pierre, l'effusion de l'Esprit le jour de la Pentecôte est l'accomplissement de la prophétie de Joël (Jl 3,1). Celui-ci faisait effectivement mention d'une venue de l'Esprit, mais avec la particularité d'une effusion universelle, sur « toute chair ». Cette spécificité est développée dans la suite du verset : le don de l'Esprit concerne tant les hommes que les femmes, les jeunes que les vieillards. En outre, Pierre insiste bien sur le fait que cette prophétie concerne « les derniers jours », une précision absente du texte hébreu traditionnel. Il y a donc une dimension eschatologique, mais une eschatologie réalisée. Les disciples de Jésus, l'Église, voient d'ores et déjà l'accomplissement de cette prophétie où les générations sont à l'unisson.

Ce passage est donc essentiel à notre réflexion sur la façon dont l'Église peut vivre l'unité des générations. La clef mise en avant dans ce texte, c'est l'effusion de l'Esprit saint ; celle-ci n'est pas sans lien avec ce qui a été dit précédemment : après tout, Élihou ne faisait-il pas allusion au souffle divin⁴ ? Et puis, recevoir l'Esprit, n'est-ce pas reconnaître notre insuffisance, notre dépendance vis à vis de Dieu, qui seul peut nous qualifier et nous rendre à même, par son Esprit, d'accomplir la mission qui nous est confiée ? Ainsi ce texte vient-il compléter ce qui a été souligné précédemment. À l'occasion de ces Protes'temps forts, où nous réfléchissons ensemble à la façon dont l'Église peut dépasser le clivage des générations, Pierre nous rappelle que si nous voulons voir et vivre les générations à l'unisson, nous avons besoin de l'Esprit saint.

Michel Langlois

Michel Langlois est Maître de Conférence à la Faculté de Théologie Protestante de l'Université de Strasbourg.

⁴ Le mot « souffle » pouvant également être traduit par « esprit ».